

CELIBATAIRE D'UN JOUR, ORCHIDOPHILE DE TOUJOURS

GEORGES VILLEMUS.

J'étais tristement (enfin) seul. Epouse et progéniture glissaient joyeusement sur les pentes à Nigritelles recouvertes de neiges éphémères. Toute au plaisir de récupérer provisoirement son fils, Maman m'avait invité à déjeuner.

C'était un vendredi de février et les allées du Prado reconverties en Mixed-Borders (en plates-bandes mélangées, pardon aux pourfendeurs de Franglais !) frissonnaient frileusement au pâle soleil d'hiver. Je ne souhaitais pas arriver ce midi les mains vides, mais je ne me décidais tout de même pas à arriver avec mon petit bouquet, j'aurais eu l'air d'un c.... ma Mère !

Je me dois de préciser que cela se passait en un temps lointain, où les Orchidées ne garnissaient pas encore très abondamment les étals des fleuristes. (il est extrêmement rare que les fleuristes utilisent des étaux) A dire vrai, Proust ne fut-il pas parti, au début de ce siècle, à la recherche d'un temps déjà perdu que les moins de ...septant'ans, ne peuvent pas connaître, que j'aurais aisément considéré les Cattleyas comme, tout aussi bien, un vêtement d'intérieur qu'une friandise offerte aimablement en compagnie de quelques « madeleines ».

Que dire d'un Cymbidium alors ? Je n'ai appris son nom qu'après avoir été attiré par sa vigueur et sa débauche de fleurs qui m'étaient inconnues, alignées sur trois ou quatre hampes bien dressées. Et encore Il me semble à la réflexion, que l'aimable pépiniériste qui me l'a vendu m'a simplement dit que c'était une « Orchidée » . Nom magique et bien plus évocateur et gratifiant que Cymbidium.

Je n'étais déjà pas bien grand, et c'est donc presque totalement caché derrière cette grande plante parvenue jusqu'à mon ignorance depuis les tréfonds de l'Asie (via la Hollande) que je vins à l'invitation maternelle.

Tout aurait bien pu finir là si je n'avais eu un jardin.

Un mois plus tard peut-être, la belle exotique me revint sous la forme de trois ou quatre bulbes desséchés, surmontés d'une maigre houppe de feuilles rubanées avachies.

Toi qui as un jardin, occupes-t-en. Tel était le commentaire qui l'accompagnait.

J'avais un jardin, donc de la terre, et il me sembla urgent de repoter l'impétrant dont les bulbes étaient manifestement presque totalement déterrés. Je m'empressais donc de loger mon Cymbidium à l'aise dans un grand pot de terre cuite, enfoui jusqu'à la base des feuilles dans de la bonne terre franche de ce jardin essentiellement potager, un peu argileux et abondamment enrichi au fumier de mouton.

En janvier de l'année suivante la plante était au plus mal sans avoir fourni la moindre fleur, bien entendu.

Renouveler la terre paraissait tellement évident que je dépotais illico le tout, coupais la masse des racines pourries (enfin une bonne action) enlevais tous les bulbes morts (je ne savais pas encore que ces traîtres utilisaient des «pseudos » afin de mieux tromper leur monde) et repotais à nouveau les deux derniers bulbes surmontés d'un semblant de feuille dans la toujours très bonne terre potagère de mon jardin, bien profondément afin qu'ils en profitent au maximum. On m'avait éduqué dans l'idée que l'on fait les choses jusqu'au bout, ou qu'on ne les fait pas.

C'est au mois de mars ou avril suivant que l'un de mes collaborateurs me fit part d'une exposition d'Orchidées présentée par une de ses relations dans les locaux du Port Autonome de Marseille. J'y couru tant ma belle tropicale n'avait plus que son nom pour exciter quelque passion.

J'y fis la connaissance de Mossieu Aperlo, Jeannot pour tous ceux qui ont eu la chance de découvrir les Orchidées grâce à lui, qui dispensait son savoir aux ignorants bavant de jalousie devant cette débauche de merveilleuses fleurs, évocatrices de contrées luxuriantes et secrètes. Cinq ou Six Plalaenopsis, un ou deux Cattleyas et quelques Cymbidiums étaient offerts à notre émerveillement... et à ma jalousie, tant il me paraissait inconcevable que je puisse à mon tour, posséder et faire vivre de telles et rares beautés.

Je dois reconnaître aujourd'hui que c'est grâce à sa démonstration de repotage, que j'ai pu sauver mon Cymbidium. Car, aussi surprenant que cela puisse paraître, il fut sauvé. Il ne lui restait plus quand je l'ai à nouveau sorti de sa gangue collante, qu'un pseudobulbe et demi. Le second, déjà attaqué par la pourriture fut coupé d'un coup d'Opinel rageur, mais conservé, saupoudré de poudre de charbon de bois, et le tout, enfin correctement repoté la tête haute, les pseudobulbes à l'air dans un mélange très classique de polystyrène expansé, de mousse de polyuréthane et d'écorces de pin, entièrement fait maison, donna deux nouvelles pousses dans l'année, trois ou quatre l'année suivante et des fleurs enfin la troisième saison.

Ce jour là, lorsqu'il a refleurit, ma femme, qui depuis était redescendue de la montagne, m'a alors autorisé – en chantant cela va de soi – à acheter une nouvelle Orchidée

« Puisque tu sais les cultiver, à présent. »

J'étais devenu un « spécialiste », un Orchidophile convaincu sinon convaincant.

C'était en 1986.